

Ferdinand de Saussure : À la recherche d'une forme d'expression ultime

Par Hakim HESSAS
Laboratoire 3LAM-Angers | UPRES EA 4335
Langues. Littérature. Linguistique des universités d'Angers et du Maine

Dans l'œuvre de la science seulement on peut aimer ce qu'on détruit, on peut continuer le passé en le niant, on peut vénérer son maître en le contredisant. (Bachelard, 1938)

Si Ferdinand de Saussure (1857-1913) manifeste une curiosité précoce pour les « choses linguistiques », comme le montre sa biographie intellectuelle, c'est le *Mémoire* qui représente le point de départ de sa carrière scientifique, puisque c'est par cette œuvre qu'il pénètre dans l'espace des recherches linguistiques, en Allemagne, en pleine « querelle des lois phonétiques ». Sa thèse de doctorat sur « l'emploi du génitif absolu en sanscrit » n'est pas moins importante, puisqu'elle marquera également le monde savant par la qualité et l'originalité des analyses qui y sont menées et la pertinence de la méthodologie déployée.

En dehors de ses rares publications et de ses remarquables cours qu'il avait donnés ensuite à Paris et à Genève, F. de Saussure est resté scientifiquement silencieux¹ presque toute sa vie. Ainsi, même s'il a beaucoup écrit, comme l'attestent les nombreux cahiers accumulés, il n'a pas beaucoup publié. Or rarement un savant aura autant marqué sa science et rarement son influence aura été aussi importante.

Pour avoir une chance de comprendre ce paradoxe suprême qui caractérise toute la vie intellectuelle de F. de Saussure, et rendre raison de ce silence scientifique, il faut non seulement lire et analyser ses manuscrits, mais aussi tenter de reconstituer, non son parcours de vie à partir de l'analyse biographique, mais sa trajectoire dans l'espace des possibilités (et des impossibilités) qui s'offraient à lui (Bourdieu, 1994, p. 70).

Nous partons de l'idée que le *point de vue* de F. de Saussure, dans tout son processus de différenciation dans l'espace des recherches linguistiques, s'est constitué progressivement en fonction des problèmes et des limites qu'il se posait, ou qui se présentaient à lui. Ainsi, pour atteindre la forme d'expression ultime de son projet concrétisé dans une œuvre (Cf. Rastier, 2011), et créer des possibilités linguistiques nouvelles, F. de Saussure adopte une posture qui consiste à rejeter et critiquer presque systématiquement les notions générales concernant le langage, comme la conception des lois phonétiques que E. Cassirer, à la suite de Fr. Müller, désigne par les « lois des modes » (« les lois des *modes* qui, créés par quelque acte arbitraire individuel, se fixent par l'habitude et s'étendent par l'imitation ») (Cassirer, 1953 [1972], pp. 122-123). Etablis et constitués au cours de l'histoire comme les premières divisions de la réflexion sur le langage, ces concepts apparaissaient alors comme des obstacles qu'il fallait à chaque fois dépasser, afin d'atteindre les phénomènes linguistiques dans leur structuration profonde.

¹ Pour F. Rastier (2003), « l'herméneutique des fragments doit être complétée par une herméneutique du silence, ou du moins de la non-publication. Le silence de Saussure doit en effet être interprété, indépendamment des hypothèses psychologiques [...] »

Mais en prenant pour objet une figure emblématique aussi familière et légendaire que F. de Saussure, on fait face immanquablement à un obstacle épistémologique important qu'il est nécessaire d'explicitier dès l'abord si l'on ne veut pas se résoudre à reproduire des appréhensions vagues et spontanées de l'objet que sa proximité nous impose. C'est seulement au prix d'une distanciation mesurée par rapport à notre objet, en oubliant presque qu'il s'agit de Saussure, à travers une vigilance épistémologique constante et une indispensable analyse « différentielle » de ses diverses manifestations, tout au long de sa trajectoire, que l'on pourra éviter de voir dans ses propriétés intrinsèques des propriétés pertinentes et finir par les considérer comme des facteurs explicatifs indépendants.

1. F. de Saussure et l'espace des recherches linguistiques

Dans un passage ouvrant la Préface au *Cours de linguistique générale* (CLG), C. Bally et A. Secheyne déclarent avoir entendu F. de Saussure « déplorer l'insuffisance des principes et des méthodes qui caractérisaient la linguistique au milieu de laquelle son génie a grandi, et toute sa vie il a recherché opiniâtrément les lois directrices qui pourraient orienter sa pensée à travers ce chaos » (Saussure, CLG, 1916, p. 7). Ce caractère insatisfaisant des méthodes et des principes linguistiques se rencontre principalement lorsque l'on tente de reconstituer l'état des connaissances, notamment vers les dernières décades du XIX^e siècle, et que l'on tente d'examiner davantage ce que l'on désigne par la « querelle des lois phonétiques » survenue l'année même de l'arrivée de F. de Saussure en Allemagne.

L'on peut faire remonter le début de la carrière scientifique de F. de Saussure à cette époque « charnière », précisément à son séjour universitaire en Allemagne². Lorsque F. de Saussure arrive à Leipzig en 1876, le champ des recherches linguistiques était dominé par les néogrammairiens (les *Junggrammatiker*³), un groupe de chercheurs allemands qui s'était constitué principalement contre le modèle naturaliste développé par August Schleicher (1821-1868), qui définissait la langue comme un organisme vivant, en se fondant sur les acquis de la théorie évolutionniste (Desmet, 1996). Alors que la philologie constituait la discipline dominante à l'université, ces derniers parviennent à imposer le comparatisme (et la méthode historique) comme discipline universitaire et faire de Leipzig le centre international de la recherche dans le domaine phonétique (Auroux, 1989-2000, p. 410). « Leur visée, écrit Auroux, s'est progressivement concentrée sur la reconstruction du développement phonétique, voire vocalique (Benware, 1974) de la langue « mère » indo-européenne, le proto-indo-européen (PIE) [...] » (Auroux, 1989-2000, p. 410). Ce mouvement de pensée a marqué non seulement l'Allemagne mais tout le reste de l'Europe (à des périodes différentes).

De cette période, on retient particulièrement la « querelle des lois phonétiques » (Auroux, 1989-2000, p. 412) qui a caractérisé les dernières décades du XIX^e siècle, notamment à partir de 1876⁴. Cette querelle est le signe visible d'une concurrence symbolique dans cet univers

² A l'Université de Leipzig, Saussure suivra les cours de Georg Curtius (philologie classique), de August Leskien (philologie slave) et bien d'autres encore comme Hübschmann, Windisch, etc.

³ Ce groupe est composé de August Leskien (1840-1916), Hermann Osthoff (1847-1909), Karl Brugmann (1849-1919), Berthold Delbrück (1842-1922). Leur position théorique se trouve dans le premier volume de *Morphologische*, fondé par K. Brugmann et H. Osthoff en 1878, à la suite des *Studien zur classischen Philologie*, en l'occurrence le volume IX auquel ils font référence, dans la controverse des « lois phonétiques ».

⁴ Coïncidant avec l'arrivée de Saussure à Leipzig, cette date correspond à l'année de publication du volume IX des *Studien zur classischen Philologie* par K. Brugmann (coéditeur), en l'absence de Georg Curtius (1820-1885) : ce dernier, en annotant un passage de l'article de Merzdorf, pour le reprendre à propos du concept d'« analogie », provoque une rupture et lance une querelle linguistique qui aboutira à l'interruption des *Studien* et à la fondation de *Morphologische* par Brugmann et Ost.

(celui de la science linguistique) en constitution. Mais la position de F. de Saussure dans cet espace est ambivalente ; même si le jeune étudiant de 19 ans était « hors champ », dans la mesure où il fréquentait peu « les auditoires de l'Université » et « n'étais[t] pas davantage en relation avec les cercles, *kneipisants* ou non *kneipisants*, qui se groupaient habituellement autour des jeunes chefs académiques de l'école linguistique leipzigoise. » (CFS⁵ 17, 1960, p. 22), il était pris dans un conflit de priorité et d'originalité avec K. Brugmann et H. Osthoff concernant les découvertes de la « nasale sonante » et le « coefficient sonantique A ».

Il faut rappeler que c'est par le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1878) que F. de Saussure tente de se situer par rapport à la problématique discutée à ce moment précis de l'histoire. Ainsi, de ce premier travail signé de sa main transparait notamment la notion de « système » qui domine la réflexion et le raisonnement développés. Disons que c'est sur le « système des voyelles dans son ensemble » qu'il a fondé ses hypothèses et son observation des phénomènes, afin de sortir des spéculations et d'échapper au transcendantal ; comme il l'écrit, « [...] car il s'agit ici, non de spéculations d'un ordre transcendant, mais de la recherche des données élémentaires, sans lesquelles tout flotte, tout est arbitraire et incertitude » (Saussure, 1878 : 1). On voit clairement, à travers ce passage, son souci manifeste de la méthode et des principes nécessaires à la connaissance des langues. Quant à sa thèse de doctorat, présentée à la Faculté de Philosophie de l'Université de Leipzig, intitulée *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit* (1881), son originalité se trouve dans le rapprochement effectué entre les trois champs traditionnellement séparés : la morphologie, la syntaxe et la sémantique (Arrivé, 2007).

Cette possibilité nouvelle que F. de Saussure construira à partir de la notion de « système » était impossible à penser à ce moment, dans le sens où elle ne correspondait pas aux principes de vision de cet univers. Ainsi, son silence⁶ et son indifférence à l'égard des honneurs apparaissent comme une forme de désintéressement. Étant jeune et novice, le moins que l'on puisse dire est qu'il a pu mesurer, dans cet espace qui laisse transparaitre des enjeux spécifiques (prestige, consécration, légitimité, etc.), l'importance de ses idées et la pertinence de ses analyses. Ce moment correspond, dans sa trajectoire, à une orientation dans son processus de différenciation progressive.

Cependant, plus que dans les « lois phonétiques », cette querelle laisse transparaitre une crise profonde dans la science linguistique quant à la définition de son objet d'étude. Ainsi, malgré les triomphes remportés et les découvertes réalisées, cette science se heurte à un obstacle épistémologique majeur : « Elle est tout simplement incapable de définir ce qu'est une langue, de dire en quoi consiste exactement son objet » (Auroux, 1989-2000, p. 411). On peut encore prendre la mesure de cette crise dans l'ouvrage de Victor Henry (1850-1907) intitulé très

⁵ Publié par R. Godel en 1962 dans les Cahiers Ferdinand de Saussure 17 (désormais CFS 17), ce manuscrit contient les souvenirs personnels et d'étude de F. de Saussure qui, à ce propos, écrit : « J'écris sans aucun appui un ouvrage qui ne manquera pas d'être attaqué sur tous les points avec peu de ménagements à priori. » (CFS 17, 1960, p. 24). Cet ouvrage ne paraîtra jamais.

⁶ Ayant fait dans un premier temps le choix du silence, en tenant à distance cette question de priorité et d'originalité, Saussure décide, dans un deuxième temps, dans une inquiétude manifeste, de noter ses souvenirs, certainement pour donner sa version de l'histoire et préciser ses rapports avec Brugmann et Osthoff. On peut lire dans son manuscrit de souvenirs : « On ne doit pas, légitimement, revenir sur une question de priorité ni d'originalité. Tant pis pour celui qui n'a pas écrit le premier, il est de mauvais goût de dire un seul mot ensuite. » (CFS 17, 1960, p. 24) ; « [...] il pourrait arriver fort bien, avec le temps, et quand il n'y aurait plus de contradiction possible, qu'un danger surgît de mon silence même. On pouvait se permettre peut-être une dénaturation complète de mon () et — il faut tout prévoir —, allant au-delà des questions de priorité qui me sont indifférentes, poser peut-être la question de plagiat ou de délicatesse douteuse [...] » (CFS 17, 1960, p. 16).

justement *Antinomies linguistiques*, où on peut lire à ce propos : « Aucune science n'est encore plus contestée que la linguistique [...] cette science du vivant toujours jeune traîne à sa suite un inquiétant bagage d'entités surannées. » (Henry, 1896, p. 1, cité par Auroux, 1989- 2000, p. 411).

Lorsque F. de Saussure s'installe à Paris en 1881, les recherches linguistiques étaient scindées en deux courants, qui définissaient les principales positions dans le champ des recherches sur le langage : le modèle historique et comparatif représenté principalement par Michel Bréal (1832-1915) et Victor Henry, qui tient ses principes des néogrammairiens allemands ; le modèle naturaliste incarné notamment par Abel Hovelacque (1843-1896), Julien Vison (1843- 1926) et Paul Regnaud (1838-1911), qui trouve à l'École d'anthropologie de Paris un répondant favorable dans la figure de Paul Broca (Desmet, 1996). Même si l'ensemble de ces chercheurs partageaient unanimement le principe de l'étude historique des langues comme celui de leur classification, il n'en demeure pas moins que les naturalistes étaient les seuls à fonder sur le principe de l'« inégalité des langues » celui de l'« inégalité des races humaines » (Desmet, 1996, p. 43). Les linguistes historico-comparatifs avaient, quant à eux, une vision complètement différente : en plus de refuser ce rapprochement entre les langues et les « races », ils écartent du champ de leur étude la question de l'origine du langage.

Sur cette question, précisément, le point de vue de la Société de linguistique de Paris est on ne peut plus clairs. Créée pour concurrencer l'École d'Anthropologie de Paris de Broca, on peut lire expressément, dans un passage remarquable de l'article II de ses statuts, approuvés par décision ministérielle du 8 mars 1866, que « La société n'admet aucune communication concernant soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle. » Son champ d'étude se trouve d'ailleurs bien délimité, comme on peut le lire dans l'article I : « La Société de Linguistique a pour but l'étude des langues, celle des légendes, traditions, coutumes, documents, pouvant éclairer la science ethnographique. Tout autre objet d'études est rigoureusement interdit. » Concernant ce point, F. de Saussure était clair dès 1891 (Saussure, *ÉLG*, 2002). Sans aller dans la négation totale de la question de l'origine du langage, comme le fait la Société de linguistique de Paris, F. de Saussure l'étude en mettant plutôt en avant le problème de la transformation du langage.

L'étude du langage croit dès à présent pouvoir affirmer qu'en effet l'essence de ces phénomènes, premièrement, se retrouve partout la même, et, deuxièmement, qu'elle a toujours été la même, de sorte que c'est une idée très fautive que de croire que le problème de l'origine du langage soit un autre problème que celui de ses transformations. Ce serait un autre problème si l'on supposait que d'autres forces ont agi autrefois dans le langage, dont nous ne pouvons nous faire aucune idée d'après ce qui se passe aujourd'hui quand nous parlons, mais cette supposition est aussi arbitraire qu'invraisemblable ; elle revient à attribuer à l'humanité primitive des facultés ou des sens essentiellement différents de ceux que nous possédons (Saussure, *ÉLG*, 2002, p. 159).

Comme on le voit, cette période se révèle donc déterminante dans la vie intellectuelle de F. de Saussure, dans la formation de ses idées, mais également dans l'affinement de son positionnement linguistique. Nommé maître de conférences à l'École des Hautes Études sur la proposition de Michel Bréal pour le remplacer, il enseignera la grammaire comparée qu'il renouvellera sous tous les rapports (méthode, perspectives, etc.). « La notion de grammaire comparée, telle que Saussure l'a pratiquée dans ces leçons, écrit E. Benveniste, consistait bien à comparer des grammaires, et non pas des formes isolées. » (Benveniste, 1964, p. 30).

En effet, comme on peut le lire dans ses rapports⁷ annuels laissés à l'École des Hautes Études, F. de Saussure avait mis en place un programme d'enseignement et des méthodes d'analyse qui ont compté grandement, par la suite, dans le développement de la linguistique française. Ainsi, comme le montrent les rapports de l'année 1881-1889, F. de Saussure parvient à éluder le problème de la diversité des dialectes et les difficultés liées à la « fluctuation continue de la langue et de l'orthographe », en mettant en place des principes méthodologiques et épistémologiques infaillibles :

La ressemblance de ces dialectes soit entre eux soit avec l'allemand moderne cache... un danger ; le sens des phrases se laisse assez facilement deviner pour que les particularités grammaticales échappent à l'attention ; de là trop souvent une idée confuse des formes et des règles. Il s'agit de prendre conscience des différences entre les dialectes, qui sont l'essentiel, et non pas des ressemblances entre les formes ; deviner trop facilement le sens rend souvent inattentif aux particularités de l'expression (Fleury, 1964, p. 57).

2. Le « maître » et ses interprètes

En faisant le pari de la reconstitution, trois ans seulement après la disparition du maître genevois, Bally et Sechehaye publient le *Cours de linguistique générale*. Cependant, la méconnaissance d'une partie importante de son travail d'investigation empirique, de cette connaissance pratique lentement et difficilement constituée, a rendu la reconstitution de sa pensée impossible. Ces limites transparaissent déjà dans la Préface, que l'on peut lire comme une confession.

L'examen critique de la Préface nous révèle plusieurs éléments qui permettent aujourd'hui de considérer ce *Cours* comme inauthentique : d'une part, C. Bally et A. Sechehaye ne parvenaient pas à mettre la main sur les brouillons de Saussure afin de les exploiter, en compagnon et ami ou en « rival », selon le contexte de l'époque (Holenstein, 1974, p. 28). Dans tous les cas, leur déception fut grande, comme on peut le lire dans leur Préface :

nous ne trouvâmes rien ou presque rien qui correspondît aux cahiers de ses disciples ; F. de Saussure détruisait à mesure les brouillons bâtifs où il traçait au jour le jour l'esquisse de son exposé ! Les tiroirs de son secrétaire ne nous livrèrent que des ébauches assez anciennes, non certes sans valeur, mais impossibles à utiliser et à combiner avec la matière des trois cours. (Saussure, CLG, 1916, pp. 7-8).

D'autre part, comme on le sait, ils n'étaient pas présents aux trois cours donnés par le maître genevois, entre 1907 et 1911, afin qu'ils puissent saisir et mesurer l'ampleur et la portée réelles de son projet ; « Cette constatation nous déçut d'autant plus que des obligations professionnelles nous avaient, écrivirent-ils, empêchés presque complètement de profiter nous-mêmes de ces derniers enseignements [...] » (Saussure, CLG, 1916, p. 8).

Cependant, malgré ces obstacles rédhibitoires, ils se sont résolus à composer ce livre, en l'imaginant et l'inventant, d'un bout à l'autre, sur la seule base des notes des étudiants présents à ces trois séries de cours. Ainsi, au lieu de livrer aux lecteurs des « morceaux » sans changement ni transformation, les deux éditeurs ont fait le choix de la « reconstitution » et de la « recréation », « solution plus hardie » et « plus malaisée » (p. 9).

⁷ Il s'agit des rapports des enseignements donnés par F. de Saussure à la Section des sciences historiques et philologiques de l'École des Hautes Études, entre 1880 et 1891. Établis et publiés par Michel Fleury, ils comportent également la liste des étudiants qui y ont suivi les enseignements de Saussure.

Inconséquemment, en dépit de ces réserves, Bally et Sechehaye ont tenu à présenter F. de Saussure comme n'émanant pas directement de F. Saussure, il va sans dire que le contenu de ce livre demeure pour le moins discutable, malgré l'originalité de la pensée qu'il comporte. Loin de minimiser son importance, Roman Jakobson (1971, p. 294), l'un des premiers critiques du *CLG* (dès 1921), signale déjà les contradictions qu'il renferme et le caractère inachevé de la doctrine formulée. Mais ces précisions et critiques rendent pratiquement service à F. Saussure.

Le volume se situe au tournant de deux époques et de deux méthodes ; un livre, aussi génial soit-il, ne peut jamais être exempt de contradictions. Il serait toutefois dangereux et erroné de considérer ce *Cours de linguistique* — comme ceci est malheureusement souvent le cas — comme un compendium, une doctrine achevée, et de chercher à masquer ses contradictions ou au contraire de sous-estimer les aspects essentiels de ce livre à cause de ses contradictions. (Holenstein, 1974, p. 29)

Ce n'est pas précisément l'idée avancée et formulée dans la Préface : en anticipant les critiques et les appréhensions du public (savant ou amateur de la linguistique), Bally et Sechehaye avancent le caractère « incomplet » et « lacunaire » du livre proposé, en l'amputant, pour ainsi dire, à des décisions « méthodologique » et « épistémologique » du maître genevois : « *l'enseignement du maître n'a jamais eu la prétention d'aborder toutes les parties de la linguistique, ni de projeter sur toutes une lumière également vive ; matériellement, il ne le pouvait pas. Sa préoccupation était d'ailleurs tout autre* » (p. 10). C'est ainsi qu'ils expliquent par exemple « *l'absence de la sémantique* » et de la « *linguistique de la parole* » (p. 10). En attribuant l'absence de cette dernière à une promesse, apparemment non tenue par Saussure vis-à-vis de ses auditeurs, ils prennent une décision épistémologique déterminante qui décidera du destin entier de la linguistique. Est-ce justement la construction « auto-suffisante », purement « interne », qui avait empêché Bally et Sechehaye de voir le grand saut opéré par F. de Saussure dans ses recherches, qu'il avait livrées dans ses cours, et d'enfermer son travail dans une conception de la « langue comme système ». Tout porte à croire que le *Cours de linguistique générale* est une lecture des notes du cours à travers le seul prisme du *Mémoire*. Sur ce point, F. Rastier est encore plus catégorique :

Couvrant Saussure d'éloges discrètement assassins, ils estiment ainsi que la sémantique est « à peine effleurée », regrettent « l'absence d'une linguistique de la parole » (pourtant présente dans les cahiers d'étudiants et développée dans les manuscrits — mais Bally se réservait de faire sa carrière dans ce domaine), et définissent enfin la pensée saussurienne comme un « système de linguistique statique » (p. 10) [...] (Rastier, 2009, pp. 5-6)

D'autre part, en se préoccupant encore des désapprobations du public, ils montrent dans le *CLG* « *des développements touchant à des points déjà acquis avant F. de Saussure. Tout ne peut être nouveau, écrivent-ils, dans un exposé si vaste [...]* » (p. 10). Ainsi, en affirmant l'ancienneté de certaines idées saussurienne reproduites dans le *CLG*, l'autre caractère novateur et spécifique de son travail, que la critique de Jakobson laisse entrevoir, lorsque notamment celui-ci situe cette pensée à un « tournant de deux époques et de deux méthodes », se trouve du moins minimisé.

Par conséquent, le « risque » et l'« engagement rationaliste » (Bachelard) qui caractérisent la « méthode saussurienne » se voient ici minorés, et en réduisant de la sorte l'importance de ses acquisitions, ils mettent en doute les acquis de la méthode elle-même. « Pour les différentes idées, il existe certes des précurseurs. Saussure a cependant eu le mérite de ne pas s'être contenté d'idées isolées connues déjà depuis des dizaines ou des centaines d'années, mais d'en avoir fait une théorie systématique qu'il a ainsi rendue féconde » (Holenstein, 1974, p. 27).

Dans le domaine de la science ou de toute autre production culturelle, les idées « révolutionnaires » se fondent toujours sur des idées connues qu'offrent la tradition. Celles-ci ne peuvent de surcroît être dépassées que lorsqu'elles sont complètement maîtrisées et critiquées. Ce processus, souvent lent et difficile, constitue ce que l'on pourrait appeler *une cumulativité critique*. Comme le précise P. Bourdieu : « Paradoxalement, la présence du passé spécifique n'est jamais aussi visible que chez les producteurs d'avant-garde qui sont déterminés par le passé jusque dans leur intention de le dépasser [...]. » (Bourdieu, 1992 [1998], p. 398).

3. Le silence scientifique saussurien

À l'exception de son *Mémoire* et sa thèse de doctorat consacrée à « l'emploi du génitif absolu en sanscrit », F. de Saussure n'a fait paraître aucun autre texte important concernant ses recherches linguistiques. Ainsi, depuis notamment son retour à Genève en 1891, son silence scientifique a été quasi total. Les trois séries de cours qu'il avait donnés à l'Université de Genève n'ont fait l'objet d'aucune publication, en dehors du *Cours de linguistique générale* qui a été rédigé, comme on le sait, de la main de C. Bally et A. Sechehaye, à partir des notes de ses disciples. Comme semble le montrer l'explication commune, la réduction de ses apparitions et parutions scientifiques n'est pas due à une volonté recherchée de faire une « pause » ou encore à une forme de « solitude méditative ». Même si cette dernière semble attestée, la corrélation suggérée entre la solitude du maître et sa production scientifique reste encore à démontrer. Ces premières constatations ne doivent donc pas tromper, car « c'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance scientifique. » (Bachelard, 1934 [1989], p. 13). De la sorte, cette absence de publications ne peut être comprise qu'à condition de considérer les obstacles (épistémologiques, méthodologiques, etc.) majeurs auxquels F. de Saussure s'était confronté, dans ses déplacements différents, tout au long de sa trajectoire, dans la définition de son « projet », comme la complexité de l'objet d'étude que constitue le langage et l'illusion de sa clarté, la construction même de l'objet, la nature des unités, etc.

Les dispositions propres à Saussure, sous leurs formes diverses (enthousiasme, ambition, sérieux, distinction, exigence scientifique élevée, etc.), ne peuvent être appréhendées indépendamment des dispositions de sa famille qui renferme de nombreux savants de grand renom et de sa formation intellectuelle, en particulier, auprès du créateur de la paléontologie linguistique et ami de la famille, Adolphe Pictet. En effet, comme on le sait, Saussure s'est passionné très tôt (dès l'âge de douze ou treize ans) pour les choses linguistiques, depuis notamment sa rencontre avec l'auteur des *Origines Indo-européennes*⁸, dont il avait sérieusement étudié l'ouvrage (quelques chapitres) comme il le raconte dans le manuscrit de ses souvenirs d'enfance et d'étude : « La marotte linguistique me travaillait évidemment dès cette époque, car je n'eus pas plus tôt appris quelques rudiments de grec à l'école, que je me sentis mûr pour esquisser un *système général du langage*, destiné à Adolphe Pictet. » (1960, p. 17). Cet enthousiasme juvénile débordant qui avait été complété, dans la maison familiale, par son grand-père maternel, avait fini par dessiner ses dispositions spécifiques qui ont orienté ses choix et son goût pour la science, notamment pour l'étude et la comparaison des langues. Son *Essai sur les langues* date d'ailleurs de cette période.

Pour voir clairement ses influences, on peut citer ces passages consignés dans son texte de souvenirs :

⁸ « Les origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs : Essai de paléontologie linguistique ».

L'idée qu'on pouvait, à l'aide d'une ou deux syllabes sanscrites, — car telle était l'idée même du livre [de Pictet] et de toute la linguistique de cette époque — retrouver la vie des peuples disparus m'enflammait d'un enthousiasme sans pareil en sa naïveté ; et je n'ai pas de souvenirs plus exquis ou plus vrais de jouissance linguistique que ceux qui me viennent encore aujourd'hui par bouffées de cette lecture d'enfance.

Il est vrai de dire que je trouvais en même temps un autre aliment à mes goûts linguistiques par la bibliothèque de mon grand-père maternel, le Cte. Alex. [Alexandre-Joseph de Fourtalès], et aussi par ses conversations, car il était un amateur éminent de recherches ethnologiques et étymologiques — sans méthode, mais plein d'idées [...] » (CFS 17, 1960, pp. 16-17).

Mais il faut se garder de voir dans ces éléments biographiques⁹ parfaitement attestés la *fin* de sa trajectoire (correspondant à son projet), car en suivant la logique du cursus dans sa linéarité indéfectible on ne verrait, dans les événements qui ne correspondraient pas à ce parcours, que leur substance. Or un événement biographique doit toujours prendre son sens par différenciation par rapport aux différentes possibilités offertes. De plus, comme on le sait pertinemment, les individus n'évoluent jamais aléatoirement dans l'espace social, comme le montre P. Bourdieu dans son travail sur la culture et le pouvoir, notamment dans *La Distinction*¹⁰. Ainsi, le séjour d'étude de F. de Saussure en Allemagne, qu'il rapporte au hasard¹¹ des événements et des rencontres, survient un an seulement après avoir tenté de suivre, à l'Université de Genève, de 1875 à 1876, des cours de chimie et de physique, en se « conformant, écrit-il, à une sorte de tradition de famille » (CFS 17, 1960, p. 20). Dans ces conditions, ces faits apparaissent comme autant de choix, d'orientations et d'hésitations, désignant des déplacements qui ont fortement compté dans la détermination de son « projet ».

Une disposition inhérente à son « habitus scientifique » qui a pesé fortement sur ses recherches procède de son « exigence scientifique ». Tous ceux qui avaient suivi ses cours (Ernest Muret, Antoine Meillet, etc.) se rappelaient la justesse et la précision qui caractérisaient sa méthode, ses analyses et ses formules, jusqu'à la vérité dans sa rigoureuse exactitude. Cette rigueur réflexive que F. de Saussure éprouvait dans ses recherches et enseignait à ses étudiants (à Paris et à Genève) constitue alors le *modus operandi* de sa différenciation, qui explique, au moins en partie, cette période de « latence scientifique ». Dans une lettre adressée à A Meillet, publiée dans les Cahiers de Ferdinand de Saussure 21 (CFS 21), le 4 janvier 1894, F. de Saussure fait la confession suivante :

Cela finira malgré moi par un livre où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque. Et ce n'est qu'après cela, je l'avoue, que je pourrai reprendre mon travail au point où je l'avais laissé. Voilà une disposition, peut-être stupide, qui expliquerait à Duvau¹² pourquoi par exemple j'ai fait traîner plus d'un an la publication d'un article qui n'offrait, matériellement, aucune difficulté, sans arriver d'ailleurs à éviter les expressions logiquement odieuses, parce qu'il faudrait pour cela une réforme décidément radicale (1964, pp. 95-96).

⁹ Cf. « L'illusion biographique » (Bourdieu, 1994, p. 81).

¹⁰ Cf. *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.

¹¹ « Encore devrais-je ajouter que je me rendais à Leipzig au hasard, simplement parce que mes amis de Genève : Lucien Gautier, Raoul Gautier, Edmond Gautier et Edouard Favre, y poursuivaient leurs études, partiellement dans les facultés de théologie et de droit. Mes parents préféraient, comme je n'avais que 18 ans et demi, une ville étrangère où je serais entouré de compatriotes. (*En note dans le manuscrit*) » (CFS 17, 1960, p. 20)

¹² Louis Duvau, alors administrateur de la Société de Linguistique, assurait la publication des *Mémoires*.

Cette disposition, qu'il appelle « stupide » certainement pour signifier toute la lourdeur de la tâche, se laisse voir également dans ce témoignage que laisse Albert Secheyne dans la plaquette d'hommages, réunis par Mme de Saussure, en 1915 (p. 64.) : « C'est lui qui me fit comprendre cette vérité si simple et si évidente qu'en dehors de la plus stricte précision, il n'y a pas de science digne de ce nom » (Benveniste, 1964, p. 28).

Sans doute les critiques sévères que les jeunes grammairiens leipzigois (*Junggrammatiker*) ont dirigées contre son modèle d'explication systématique basé sur le concept de « système », développé dans son *Mémoire*, ont sensiblement accru sa recherche d'objectivation, son « effort de rationalité » : car enfin, ce travail, pour le moins original et remarquable, n'avait pas reçu de la communauté scientifique leipzigoise de l'époque l'attention et l'intérêt mérités, notamment, comme le précise M. Arrivé (2007), de la part du linguiste Hermann Osthoff¹³ (1847-1909), connu notamment pour sa loi d'évolution phonétique (d'abrégement des voyelles) qui porte son nom. « Saussure semble avoir mal supporté tant ces critiques que les utilisations qui sont faites, sans le citer, de son travail » (Arrivé, 2007). De nombreuses notes de souvenirs, consignées de sa main, confirment d'ailleurs ces affirmations :

Rien de plus simple, en ouvrant par exemple la Grammaire¹⁴ de Gustav Meyer, qui fut le premier à ignorer mon nom, tout en copiant l'ablaut à : a : ö ; a : e : o ; et ä:o:ö, que de se figurer devant la clarté des faits que nul ne s'est donné jamais la peine de les trouver ; et c'est pourquoi il est, je le répète, très caractéristique qu'en 1877 M. Brugmann lui-même ne savait pas très bien s'il y avait beaucoup d'exemples pour un seul fragment d'ablaut, tel que à:a qui lui semblait même neuf en principe (tout ce qui concerne o est sans contestation possible, tiré de mon Mémoire). (CFS 17, 1960, p. 23)

Qu'on remarque bien que je ne la réclame pas même maintenant, si ce n'est pour affirmer qu'intellectuellement, ce qui est sans intérêt pour le public, je n'ai eu à dépendre de personne pour la nasale sonante. (CFS 17, 1960, p. 24)

Indice révélateur de l'effet des contraintes spécifiques exercées sur lui et sur sa production scientifique, F. de Saussure aurait envisagé à abandonner ses recherches linguistiques pour se consacrer à l'étude des légendes germaniques, selon Albert Cuny (Arrivé, 2007 ; Godel, CFS 17). Nous pensons donc que le changement de position, comme le silence, représente la forme limite de la censure dans pareilles circonstances. On se rappelle la critique qu'il reçut du savant Adolphe Pictet à propos de son *système général du langage*, qu'il avait conçu dans son *Essai sur les langues* : « Dès ce moment (1872), écrit F. de Saussure, j'étais très prêt à recevoir une autre doctrine, si j'en avais trouvé une, mais en fait j'oubliai la linguistique pendant deux ans, assez dégoûté de mon essai manqué. » (CFS 17, 1960, p. 17). Dans un autre passage dans lequel il évoque sa lecture de F. Bopp, on voit également sous quelle forme il se remémore l'effet que produisit sur lui cette lecture, « un effet prodigieux, écrit-il, injustifié, sur mon imagination timorée, timorée depuis que j'avais reconnu par mon malheureux *Essai sur les langues* qu'il fallait suivre une autorité et ne pas se mêler de faire des théories personnelles. » (CFS 17, 1960, p. 19). Et cet autre passage encore :

C'est aussi en 1875 ou 76 que j'écrivis à M. Bergaigne (ami de M. Léopold Favre, de Genève) de bien vouloir me faire recevoir à la Société de Linguistique de Paris, et j'envoyai de Genève un article inepte « sur le suffixe -t- », où je tremblais, à chaque ligne, de dire quelque chose qui ne fût pas d'accord avec Bopp, devenu mon unique maître. (CFS 17, 1960, p. 19).

¹³ Comme le précise encore R. Godel (CFS 17, 1960, p. 14), ces critiques se trouvent dans *Morphologische Untersuchungen*, II (1879) pp. 125-126, et surtout IV (1881) p. 215 n. 1, 279, 331, 346-348.

¹⁴ *Griechische Grammatik*, Leipzig, 1880 (Bibl. idg. Grammatiken).

Ce parcours esquissé semble s'imposer pour comprendre ce silence, notamment lorsqu'on voit la saisissante ressemblance de ces situations et les termes utilisés pour les décrire : « dégoûté », « injustifié », « timorée », « inepte », etc. Seulement, dans la dernière en date, son passage à Paris et la considération et les honneurs qu'il avait reçus à l'École des Hautes Études, où il avait enseigné près d'une dizaine d'années, de 1881 à 1891, ce qui est devenu la « grammaire comparée », et sa rencontre avec Michel Bréal auprès duquel il avait travaillé comme secrétaire-adjoint, peuvent être vus comme un « profit symbolique ». Selon Benveniste, M. Bréal voulait même le retenir à Paris pour lui confier sa succession. Du reste, étant membre de la Société de linguistique de Paris depuis 1876, F. de Saussure n'était aucunement étranger et inconnu lorsqu'il arrive à l'École en décembre 1880 (Benveniste, 1964, p. 24).

Porté ainsi à tenir sa position et à poursuivre ses recherches, F. de Saussure a renouvelé profondément la grammaire comparée en renouvelant ses principes et ses méthodes : « En fait, bien plus qu'à la grammaire comparée à l'ancienne mode – où l'on ne comparait que des formes disjointes, en des correspondances sans cohésion – Saussure initiait ses étudiants à la méthode descriptive, qu'il distinguait déjà de l'analyse historique. » (Benveniste, 1964, p. 31).

Pour F. Rastier, à la suite de J. Lyons, « Saussure se situe tout entier dans la linguistique historique et comparée, qu'il réfléchit pour la doter d'une épistémologie propre. » (Rastier, 2012, p. 8). Mais F. de Saussure semble buter à un autre obstacle non des moindres : la complexité de l'objet du langage. En 1894, dans une lettre à A. Meillet, il fait référence clairement à ces limitations :

Mais je suis bien dégoûté de tout cela, et de la difficulté qu'il y a en général à écrire seulement dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage. Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste *ce qu'il fait*. [...] Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réforme, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général (Benveniste, *CFS* 21, 1964, p. 95).

On mesure parfaitement, dans cet extrait, la préoccupation de F. de Saussure et toute sa responsabilité que son exigence scientifique lui impose. Ainsi, même s'il existait une « conception structuraliste » dès son *Mémoire*, comme le dit Bergounioux (2013, p. 2), ce que l'on désigne par son projet¹⁵ ne s'est pas construit *tout de go* : en fonction des problèmes qu'il se posait, ses vues épistémologiques s'élargissaient en élargissant la portée même de son projet. Car si ce dernier avait pris son point de départ à partir de la mesure des recherches qu'il voyait autour de lui à cette époque, notamment lorsqu'il était en Allemagne, et des différentes solutions possibles, il n'atteint la forme qu'on lui connaît que vers les dernières années de sa vie. Tullio de Mauro remarque, dans son Introduction à la version de 1967 du *CLG* :

Le fait est que seule la matière de ses réflexions lui a été fournie par son époque ; mais la forme ultime de sa conception est originellement à lui. Parvenir à cette forme a été le problème central de sa biographie scientifique et intellectuelle, le terme de trente années de recherches insatisfaisantes. Il l'atteint dans les dernières années de sa vie, et il en trace les contours dans les ouvertures, les conclusions, les moments principaux du second et du troisième cours de linguistique générale (1908-1909, 1910-1911) à Genève. (« Introduction », *CLG*, 1916, p. V).

¹⁵. Il faut voir ce projet plutôt comme « protension », c'est-à-dire comme préoccupation au sens de Husserl, que comme un *plan* comme une visée du futur (Bourdieu, 1994, pp. 156-157).

Cependant, il faut voir ce projet, à notre sens, comme « protension », c'est-à-dire comme préoccupation et anticipation au sens de Husserl, que comme un *plan*, comme une visée du futur (Bourdieu, 1994, pp. 156-157), car si F. de Saussure savait ce qu'il ne voulait pas faire, il ignorait tout de la forme de l'expression ultime de son projet.

4. Vers la forme d'expression ultime

À l'évidence, F. de Saussure était à la recherche d'une *forme d'expression ultime*, tant du point de vue du contenu que de la méthode. Dans un long et complexe processus de différenciation scientifique, il avait été amené à construire des moyens méthodologiques et épistémologiques nouveaux pour tenter de rendre raison, d'une manière de plus en plus détaillée et approfondie, du fonctionnement de la langue et du langage. À propos du développement de la philosophie du langage pendant cette période, E. Cassirer note justement que « [...] de Humboldt aux néogrammairiens (*Junggrammatiker*), de Schleicher jusqu'à Wundt, on voit que malgré l'accroissement de sa masse d'informations et de ses connaissances particulières, du simple point de vue de la méthode, elle a tourné en rond » (Cassirer, 1953 [1972], p. 122). On peut rappeler la recherche menée par A. Schleicher pour tenter d'appliquer la théorie de l'évolution aux langues, en effectuant un rapprochement entre les espèces végétales et les langues considérées comme des organismes vivants. Ce travail effectué au départ dans ses *Recherches de linguistique comparée* (1848) et approfondi dans sa *Théorie darwinienne et la linguistique*, a abouti à une conclusion suprême, celle de dissoudre complètement l'étude du langage dans l'étude de la nature (Cassirer, 1953 [1972], p. 115).

Ce mouvement de la pensée évolutionniste a ouvert de nouvelles possibilités dans les « lois linguistiques », en accordant une place particulière à l'observation empirique des phénomènes, avec la génération des néogrammairiens, comme le montrent les nombreuses découvertes des « lois phonétiques ». Néanmoins, cet élan de connaissance porté par le concept de loi phonétique s'est vite tempéré pour aboutir, on l'a vu, à la « querelle des lois phonétiques » : « en effet, tandis qu'au commencement il était destiné à désigner la nécessité rigoureuse et universelle qui régit toutes transformations linguistiques, ce concept devient finalement de plus en plus étranger à cette fonction » (Cassirer, 1953 [1972], p. 122).

F. de Saussure, en refusant d'inscrire ses recherches dans des considérations *a priori*, en refusant d'aborder la question du langage et des langues à partir des origines, a non seulement élagué un obstacle épistémologique majeur, mais ouvert ses recherches sur l'expérimentation précise et l'observation empirique des faits linguistiques. Conscient qu'il ne pouvait y avoir de « rationalité à vide » (expression empruntée à Bachelard), F. de Saussure s'est lancé dans un empirisme contrôlé, comme cela apparaît clairement dans son Mémoire et sa thèse de doctorat. Il faut également rappeler son voyage d'étude effectué en Lituanie, probablement pendant l'été de l'année 1880, afin d'étudier le lituanien dans toutes ses variétés. Sur les préoccupations et les expériences singulières du jeune docteur de l'Université de Leipzig, Ernest Muret nous livre, dans ce passage, un témoignage éclairant :

Persévérant dans la voie qu'il avait si heureusement frayée, le jeune docteur de l'Université de Leipzig s'en fut en Lituanie, pour étudier, dans leurs variétés parlées, ces dialectes qui ont conservé jusqu'à nos jours un aspect indo-européen si archaïque... Il abordait ainsi, l'un des premiers, cette étude directe de la langue vivante qui a depuis lors si complètement transformé les méthodes et les problèmes de la linguistique (Cité par Benveniste, 1964, p. 23).

Profondément engagé dans des constructions expérimentales sur des textes¹⁶, F. de Saussure a également mené des recherches sur les anagrammes et les légendes germaniques (probablement entre 1904 et 1911). À partir d'un point de vue extérieur qui n'est pas celui de l'auteur, ces explorations pourraient paraître gratuites et injustifiées. Ainsi pour R. Godel, pour ne citer que lui, dans sa présentation des manuscrits de F. de Saussure, « [l]es cahiers et les tableaux où il a consigné les résultats de cette longue et stérile enquête forment la partie la plus considérable des manuscrits qu'il a laissés » (*CFS* 17, 1960, p. 6). Seulement, à partir du point de vue de F. de Saussure, à ce moment de ses recherches, ces longues enquêtes constituent l'autre partie de sa construction savante sur laquelle il se fonde pour résoudre ses problèmes.

Ainsi, par l'observation et l'analyse entêtées des faits de langage, dans des genres et des discours différents, la vue globale qui s'imposait à lui devenait quasi nécessaire, ce qui compliquait encore davantage son problème : en effet, le langage apparaissait à F. de Saussure, au fur et à mesure des expérimentations, dans une cohérence globale qu'il fallait comprendre et expliciter dans sa forme unifiée dans laquelle tous les éléments se tiennent. Par là, il fallait quitter la considération et l'observation isolées des phénomènes. Sa proposition formulée sur la sémiologie trouve son sens dans cette construction. L'autonomie du langage apparaissait alors comme fondamentale pour sa construction savante. Le langage devait prendre, chez F. de Saussure, une « forme indépendante » comme chez Wilhelm von Humboldt (1767-1835), connu notamment pour sa célèbre formule « selon laquelle le langage n'est pas une œuvre (*Ergon*) mais une activité (*Energiea*) » (Cassirer, 1953 [1972], p. 109). Comme Humboldt, F. de Saussure nourrissait certainement, l'ambition de fonder une théorie générale du langage.

Mais pour une autonomisation des recherches sur le langage, une autodétermination méthodologique devenait alors nécessaire. Pour cela, conséquemment, la définition de l'objet de la linguistique devenait pour lui une priorité absolue. Rappelons-nous les deux éléments importants qui le préoccupaient et qu'il révélera à A. Meillet : « la classification logique de ces faits » et « la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons », un immense travail nécessaire « pour montrer au linguiste *ce qu'il fait* ». Le maître genevois donne la solution à ce problème dans son *Rapport sur la création d'une chaire de stylistique*. Ainsi peut-on lire dans ses manuscrits édités, en 2002, par Simon Bouquet et Rudolf Engler :

Seulement, la linguistique, j'ose le dire, est vaste. Notamment elle comporte deux parties : l'une qui est plus près de la *langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de la *parole*, force active et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage. Ce n'est trop que les deux []. (Saussure, *ÉLG*, 2002, p. 273).

Comme on peut le constater, cette définition se trouve à l'extrême opposé de la célèbre formule qui termine le *Cours de linguistique générale* : « *La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même* » (Saussure, *CLG*, 1916, p. 317). Et cette formule encore extraite du *CLG* : « Il n'y a, selon nous, qu'une solution à toutes ces difficultés : *il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage.* » (p. 25). Dans cette reconstruction, la linguistique ne se trouve liée qu'à la « langue », alors que pour F. de Saussure, dans sa conception élaborée dans ses manuscrits, « *ce n'est trop que les deux* », c'est-à-dire, la « langue » et la « parole », mais en donnant la priorité à la seconde, qu'il considère comme « force active et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage », c'est-à-dire, dans la « langue ».

¹⁶ Sur la théorie saussurienne des textes, voir F. Rastier (2009).

Pour illustrer cette construction dans laquelle il met en avant l'importance de la parole, F. de Saussure convoque un exemple frappant : « Lequel est le vrai du vaisseau sous un toit dans la main des architectes, ou du vaisseau sur mer ? Assurément il n'y a que le vaisseau sur mer qui soit instructif pour ce qu'est un vaisseau, et ajoutons-le, un objet proprement offert à l'étude comme vaisseau (2002, p. 289). Ainsi, dans ce rapprochement pour illustrer la spécificité de cet objet, F. de Saussure écrit encore :

La langue, ou le système sémiologique quel qu'il soit, n'est pas le vaisseau qui se trouve au chantier, mais le vaisseau qui est livré à la mer. Depuis l'instant où il a touché la mer, c'est vainement qu'on penserait pouvoir dire sa course sous prétexte qu'on saurait exactement les charpentes dont il se compose, sa construction intérieure selon un plan. (ÉLG, 2002, p. 289)

Dans ce sens, la formule que F. de Saussure propose dans *De l'essence double du langage*, selon laquelle « Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc., le tout étant inséparable. (ÉLG, 2002, p. 45), devient on ne peut plus claire ; *a posteriori*, l'ensemble de ces domaines qui se trouvent unifiés dans cette construction, se rencontrent dans l'ensemble de ses recherches, depuis son *Mémoire* et sa thèse de doctorat, jusqu'aux anagrammes et à l'étude des légendes : phonétique, morphologie, syntaxe, sémantique, grammaire, etc. Si ces domaines ont été explorés séparément, ils forment un ensemble d'un seul tenant, résultat de la pratique de sa recherche.

En réalité, au risque d'aller contre les réserves de Godel et d'autres linguistes qui ont vu dans les anagrammes¹⁷ un égarement, ces analyses et ces expérimentations, menées par F. de Saussure sur des textes différents, constituent une continuité épistémologique d'unification du langage postulée et démontrée à partir d'une multitude de points de vue, comme l'écrit F. de Saussure lui-même dans ses écrits (Saussure, ELG, 2002, p. 17) : c'est le changement de point de vue qui lui permet en réalité de reconstituer la continuité. Le point de vue unique de la langue, qui peut être celui du sens commun, peut seul demeurer dans une spéculation sur les des éléments discontinus de l'objet. F. Rastier explique ces anagrammes à partir de son concept de *sémiosis textuelle* :

La portée des études de Saussure sur les anagrammes ne se réduit pas pour autant à un intérêt particulier pour la littérature : elles reflètent des questions de Saussure sur la *sémiosis textuelle*, qui procèdent de sa conception sémiotique des langues. La *sémiosis* est un ensemble de déterminations réciproques résultant de parcours interprétatifs qui passent sans cesse de l'expression au contenu (parcours sémasiologiques) et du contenu à l'expression (parcours onomasiologiques). (Rastier, 2009, p. 16)

Comme on vient de le voir avec le seul exemple de l'objet de la linguistique, dont il faudrait élargir l'analyse en le reliant à d'autres notions saussuriennes, les écrits authentiques de F. de Saussure, retrouvés dans l'orangerie de la famille en 1996, notamment *De l'essence double du langage*, témoignent d'une exigence épistémologique élevée et d'une pensée beaucoup plus complexe et profonde que celle qui se trouve consignées dans le *CLG*. Dans ces manuscrits, sur de nombreuses questions, F. de Saussure est catégorique et sans détour.

¹⁷ « Les linguistes en revanche ont été à tout le moins réservés : Godel parle de « longue et stérile enquête » (1960, *CFS*, 17, p. 6), Amacker d'un « absurde passe-temps », Redard d'un « malheureux fourvoiement », Engler d'une « entreprise énigmatique », Wunderli d'un « génial acte manqué » (cf. Fehr, 2000, p. 190). » (Rastier, 2009, p. 14).

Mort le 22 février 1913, F. de Saussure n'avait pas pu achever sa longue quête de solutions, obtenues à coups d'explorations et d'expérimentations lentes et souvent difficiles (comme le montrent donc les centaines de cahiers de notes remplis). S'il a construit des possibilités entièrement nouvelles qui ont permis l'autonomisation de la réflexion sur le langage, sa forme d'expression ultime dans laquelle il voulait mettre toutes ses dispositions propres n'a pas été réalisée.

Connaissant « *avec quelle scrupuleuse conscience il abordait chaque question* », on comprend alors l'hésitation de Madame Marie de Saussure à donner à la publication ses notes, comme elle le confesse, dans une lettre adressée à A. Meillet, le 25 mai 1913, quelques mois après sa disparition : « *[] et j'ai l'impression qu'il faudrait en tous cas ne rien publier trop vite* » ; « *je sais que mon mari n'agissait jamais avec précipitation et que ce qu'il a donné à la science était le fruit de travaux mûrement réfléchis* » (CFS 21, 1964, p. 124).

Bibliographie

- Arrivé, M. (2007). *À la recherche de Ferdinand de Saussure*. Presses Universitaires de France.
- Auroux, S. I. (1989-2000). *Histoire des idées linguistiques*. Paris, Mardaga [3 volumes].
- Auroux, S. (2006). Les embarras de l'origine des langues. *Marges linguistiques 11*, pp. 58-92.
- Bachelard, G. (1934 [1989]). *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Librairie Philosophique J. VRIN.
- Benveniste, E. (1964). Ferdinand de Saussure à l'École des Hautes Études. *École pratique des hautes études, 4e section, Sciences historiques et philologiques, Annuaire 1964-1965*, pp. 20-34.
- Benveniste, E. (Éd.). (1964). Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet. *Cahiers Ferdinand de Saussure, CFS 21*.
- Bergounioux, G. (2013). Vers le Mémoire, ou comment le structuralisme vint à Saussure. *Dossiers d'HEL, SHESL, Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée*, pp. 1-11.
- Bourdieu, P. (1992 [1998]). *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris: Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. (1994). *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Du Seuil.
- Cassirer, E. (1953 [1972]). *La Philosophie des formes symboliques. I. Le langage* (Vol. I). (O. H.-I. Lacoste, Trad.) Paris: Les Éditions de Minuit.
- Desmet, P. (1996). *La linguistique naturaliste en France (1867-1922) : nature, origine et évolution du langage. Volume 6*. Louvain, Belgium: Peeters Publishers.
- Fleury, M. (1964). Notes et documents sur Ferdinand de Saussure (1880-1891). *École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1964-1965*, pp. 35-67.
- Godel, R. (1960) Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études, *CFS 17*, pp. 12-25).
- Henry, V. (1896). *Antinomies linguistiques*. Paris.
- Holenstein, E. (1974). *Jakobson*. Paris: Seghers.
- Jakobson, R. (1971). *Selected Writings I, Phonological studies* (éd. Second expanded edition). The Hague/Paris: Mouton.
- Rastier, F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris : P.U.F.
- Rastier, F. (2011). « Du texte à l'œuvre : la valeur en questions », in Christine Chollier, éd. (2011) *Qu'est-ce qui fait la valeur des textes ?* Éditions et Presses universitaires de Reims, pp. 11-74. [Réédition révisée et augmentée].
- Rastier, F. (2012). Lire les textes de Saussure. *Langages* (185/1), pp. 7-20.
- Rastier, F. (2009). Saussure et les textes. De la philologie des textes saussuriens à la théorie saussurienne des textes. *Texto! Textes et cultures (revue-texto.net)*, XIV (3).
- Rastier, F. (2003). *Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée*, In Bouquet, S. éd., *Saussure*, Cahiers de l'Herne, pp. 23-51.
- Saussure, F. de (1878). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipzig.
- Saussure, F. de (1916). *Cours de linguistique générale*. Paris: 1916 [2005], Cours de linguistique générale, publié par C. Bailly et A. Sechchaye Edition de Payot & Rivages.
- Saussure, F. de (2002). *Écrits de linguistique générale*. (S. Bouquet et R. Engler, Éd.) Paris: Gallimard, Bibliothèque scientifique.